ABDELLATIF LAÂBI

ŒUVRE POÉTIQUE
II

PRÉFACE DE JEAN PÉROL

ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

PRÉFACE

Abdellatif Laâbi serait-il notre dernier Petit Prince tombé de sa planète dans les déserts marocains ? Tout au long de ses recueils il n'a cessé, il ne cesse encore, de nous dire à quel point, nous, les hommes de nos différents rivages, sommes responsables de notre rose. De notre rose amour, de notre rose désir, de notre rose liberté, de notre rose dignité, mort, fraternité, temps, de notre rose parole d'homme. Les roses ne lui manquent pas. Il les sort de ses nuits glacées de cachot. De ses nuits lacérantes d'exil (avec ce magnifique : « au-dessus des ténèbres / se lève la lune acide de l'exil »). De ses nuits agitées de poète. De ses nuits rageuses de veilleur. De ses nuits rouges d'amoureux. De ses solides nuits camarades. « Prince, fiévreusement prodigue. Mais qui a dit que tu prodiguais le repos ? »

D'ouvrage en ouvrage, on a pu voir comme il a « pris » la parole, comme il a à dire, comme il a beaucoup à dire. L'éluardienne affirmation, « le tout est de tout dire et je manque de mots / et je manque de temps et je manque d'audace », il en a été convaincu bien plus que d'autres, dans l'espace étréci de sa cellule de Kénitra. On a voulu le priver de parole, la lui ôter de la bouche et des livres. Quelques-uns ont essayé de le faire taire, ils n'y sont pas arrivés. Il l'a sauvée, la parole. Il est allé la prendre entre les barreaux. Et il s'est sauvé, au propre et au figuré.

Dans un silence presque aussi long qu'une éternité (huit ans et demi dans une geôle ce n'est pas quinze jours au Club Med), il a eu le temps de faire ses choix et d'être sûr de ne plus en douter : il serait un poète du dire bref, de l'oralité, du dialogue, genre : « avouez un peu votre bonheur / avouez-le / rien qu'entre nous » ou bien « quand j'avais froid / et faim / (j'ai connu cela ne vous en déplaise) ». Plus de temps à perdre, plus de distance esthétisante entre lui et les autres : 1) « tout avili me reconnaîtra pour sien » ; 2) « jeter les livres où il a appris l'orgueil » ; et 3) « m'assurer que ce que j'ai écrit n'est ni ésotérique, ni étranger à ce qui est recevable comme fonds commun de nos peines et de nos espérances ». Le programme était clair. Il s'y est tenu. Total respect.

Il a d'abord réglé ses comptes avec noblesse (« ta plume est propre / ne la trempe pas / dans la glu de la rancœur »). Mais attention, sur ce point comme pour d'autres dans la vie, Abdellatif Laâbi a le coup de stylo aussi véloce que féroce : la griffe, la lame, c'est aussi son affaire. Puis il a réglé son pas, avec

une certaine hauteur et une certaine fierté – même s'il pratique avec un grand charme burlesque à la Buster Keaton l'autodérision et l'humilité –, pour finir de traverser le monde qui l'attendait et la poésie qui ne l'attendait plus. Une avancée non sans quelque raideur : il n'est pas un poète souple de l'échine, la courbette non plus n'est pas son affaire. Vulnérable par tendresse et compassion, mais intraitable sur le fond. C'est d'ailleurs ainsi qu'on l'aime. Une tenue de bride, une violence, une rapidité de cavalier, comme ceux de ses déserts. « Ah parole / ma redoutable… / toi seule peux seller ma monture / lui choisir mors, étriers / et l'engager dans d'effroyables pistes. »

Abdellatif Laâbi est un frère qui vous accompagne dans les rues du quotidien. Comme notre grand Du Bellay (« avec un *Messer non* ou bien un *Messer si* », ou encore « soit de bien soit de mal j'écris à l'aventure » – et ça c'est de Joachim, pas d'Abdellatif), il nous fait sans cesse toucher d'âpres vérités au fil de ses commentaires, autre manière de faire entrer l'infini dans l'écriture poétique. Son écriture est une espèce de direct, en emprise sous la langue. Et, souhaite-t-il, cette langue « irritante / et désirée / comment lui dire / prends-moi / comme si je te parlais ? ».

Ainsi Abdellatif Laâbi est un flot de paroles à vif, au plus près, de paroles claires, que seule la mort pourra parvenir à assécher. Il nous harcèle de poèmes qui touchent vite et juste, et qui nous atteignent au hasard, arrachés à un discours intérieur poursuivi jours et nuits avec lui, les autres, ses fantômes, son amour, ses ennemis, par bribes, comme les paroles d'un ami qui marcherait à vos côtés dans la rue parmi le bruit assourdissant de la circulation. La vie roule fume pétarade, Abdellatif Laâbi en profite pour vous faire des remarques, fustige, cingle, s'attendrit, ironise, là, à vos côtés, dans vos pas, autour de vos pas, devant, derrière, au cœur du chœur de cette cacophonie du monde et des hommes. Et pourtant ce sont ses fines paroles que l'on entend, pas le gros vacarme indécent. C'est son secret de savoir se placer toujours au bon endroit de la marche, pour vous glisser son poème concis, exact, qui prend l'avantage sur la confusion ambiante. « Contre le silence et le vacarme, j'invente la parole, liberté qui s'invente elle-même, et m'invente chaque jour. » Cette citation d'Octavio Paz placée par Abdellatif Laâbi dans la préface de son *Anthologie de la poésie marocaine contemporaine*, on comprend pourquoi il l'a mise en avant. Elle cerne également l'écrivain qu'il est, un poète que la liberté invente. Lui qui sent que « les gardiens sont partout », il les chasse de ses mots, personne ne l'empêchera d'écrire comme il le veut, précis, dépouillé, efficace.

C'est une très vieille histoire. Comme tous les poètes dignes de ce nom, Abdellatif Laâbi la connaît bien : la poésie avance, elle doit s'avancer, entre la lucidité ascétique, sa transparente clarté, et la prégnante nostalgie de la langue des anges. Au sortir de ses expériences d'homme, un moment dans sa vie au sommet du partage des eaux, Abdellatif Laâbi a choisi sa pente d'écriture. Il ne se poserait pas « avec anxiété la question de la modernité » post-mallarméenne. Il n'en a cure. Il se tiendrait à bonne distance des « tribulations esthétiques ».

Sa « rage de tordre le cou de l'indicible » s'est transformée en calme résolution méthodique au fil des recueils. Sa poésie serait plutôt rapide que déroulée, plutôt maigre que foisonnante, plutôt à l'attaque qu'à la mélodie. Ce qu'il perdait en envoûtement, il le gagnait en précision de tir.

Un risque calculé, fraternel, pour ne pas être absent au monde, absent du monde et de ce qui s'y jouait. Pour cela, il s'écarterait du langage somptuaire, des musiques rongeuses, des richesses de langue luxuriantes. En tout d'ailleurs, il lui suffit de peu : « Je bois peu d'eau / et marche / à l'écart de la caravane. » Il ne sera pas un martyr supplémentaire du parfait. Un chercheur de plus de l'élément pur qui engendre l'acte poétique. Un virtuose égaré de la poétique discipline de la pureté. « Que je me purifie / de ma pureté ! », voilà un de ses vœux les plus chers. Il a d'autres anges à fouetter que ceux de la langue suprême : les « loups », les « tueurs », les « gardiens », qui rôdent dans la nuit et sur le bord de ses poèmes. Il se tiendrait au plus loin des bibelots d'inanité sonore, et si possible du côté « des blessures rapprochées du soleil ».

À propos de Mallarmé, justement, auquel nous mène ce « bibelot », il me plaît de me souvenir de ce texte de Valéry, « Je disais quelquefois à Stéphane Mallarmé… », lu dans un vieux numéro de la *NRF* de mai 1932 trouvé au hasard d'une caisse de bouquiniste le long des quais. Pourquoi ce texte, alors que nous en sommes à la poésie d'Abdellatif Laâbi ? Parce que Valéry, en quelques pages fondamentales me semble-t-il, met en avant le problème central de l'écriture, ou du dire, poétique, à savoir cette lutte permanente qui s'y joue entre le « transmettre des faits » et le « produire une émotion », entre les signaux et les effets, entre la clarté et la magie. Tout poète véritable dans la pratique de son écriture y a buté, et Abdellatif Laâbi sans doute plus qu'un autre dans le long silence de sa cellule de Kénitra, avant l'heure de ce choix que toute sa poésie révèle, et de décider de quel côté il faisait pencher la balance, ou de quel côté, si vous préférez, il déplaçait le curseur.

Bien sûr, inutile de le cacher, Valéry, dans ce texte extrêmement complexe, complet, et écrit, on le pressent, contre « le fonctionnement élémentaire de la vie mentale, *contre l'automatisme* » (on est en 1932, suivez son regard), prend la défense d'un Mallarmé accusé d'être « obscur, stérile et précieux ». Il se place affectueusement au côté de cette « virtuosité acquise et surmontée », de « ce refus à chaque instant de la solution immédiate », avec lui encore contre « le langage naturel », et pour l'autre, « purifié et spécialement cultivé pour l'usage somptuaire ». Vous savez bien, cet entêtement à « donner un sens plus pur aux mots de la tribu »… Oui. N'empêche. En défendant tout de même au passage, en parlant de Stendhal, « l'esthétique d'un ascète », il sent tout de suite où le bât ne pourra que trop vite blesser dans cette aveuglée recherche d'une « limite impossible à atteindre, vers laquelle tendront tous les poèmes », lorsque les poètes sont « attablés au plus déraisonnable des jeux ». Et il reste persuadé que « la poésie est un compromis, ou une certaine proportion de ces deux fonctions » (transmission/effet ; naturel/purification).

Aussi, et pour faire bref, lorsque l'Histoire et un siècle particulièrement durs pour les hommes sont venus bouleverser tous les horizons, le culturel compris, les nécessités de comprendre et de dire se sont mises à secouer ce plus déraisonnable des jeux. Et le curseur s'est déplacé, et la proportion a changé, et la tendance s'est de plus en plus inversée, dans un adieu de plus en plus déchirant aux délices anachroniques du mystérieux somptuaire, ce que n'ont toujours pas compris, même encore aujourd'hui, tant d'épigones mallarméens suffisants dont Laâbi s'est toujours résolument tenu à l'écart.

D'Apollinaire à Maïakovski (regardez comme le souvenir de ce poète russe revient dans les poèmes d'Abdellatif Laâbi, comme si : « Pour les divans poussent des poètes frisés. / Rien à tirer de ces bichons lyriques. / Moi / j'ai appris à aimer / en prison… » Maïakovski l'avait écrit pour lui), aux poèmes de *Feuilles de route* de Blaise Cendrars, aux *Poèmes d'exil* de Bertolt Brecht (auxquels les poèmes de Laâbi, écrits dans la même tonalité, font souvent penser), en passant par Aragon (« Écris comme parle ta mère », même si Aragon écrivait comme jamais n'avait parlé sa mère…), jusqu'aux poètes d'*Action poétique* première version, jusqu'à ceux de la « Poésie à hauteur d'homme » des années soixante et des amitiés d'un Guy Chambelland oublié, on assiste historiquement à cette reconquête de cette première fonction, et à une espèce de mise en jugement, ou remise en place, de la seconde.

Dans cette reconquête de la parole, cette remise en jugement, cette bataille de fond au cœur de la poésie française, Abdellatif Laâbi, poète franco-marocain, est venu s'insérer avec force, apporter son aide, par un apport subtil et une présence indéniable. Alors c'est à notre tour d'avoir envie de lui dire, pour l'en remercier, ce qu'il nous confie, dans ce poème magnifique de *L'Étreinte du monde*, avoir eu envie de dire, lui, en guise de remerciement, à la petite fille blonde qui lui apportait chaque matin sa baguette de pain dans sa maison d'exil de la campagne poitevine : « La bataille de Poitiers n'a pas eu lieu. »

Et c'est ainsi que les poètes sont grands !

Jean Pérol

Le soleil se meurt

1992

à André Laude
et Serge Pey

Le soleil se meurt
une rumeur d'homme à la bouche
C'est une étrange soif
quand grisonnent les idées
et que l'amour
à peine commence

*

Les voilà débarrassés du rêve
hommes et femmes aux hanches étroites
Ah ils respirent enfin
se mettent à leurs calculatrices
ouvrent les vannes du bruit
pour remplir leur assiette
avant de se coucher
dans leurs lits séparés

*

Ils sont pressés
les prédateurs
Les oiseaux ne se doutent de rien
les chiens non plus
la perle lâchée
dans la mémoire de l'eau
la chrysalide s'acharnant
contre la pénombre du cocon
Ils seront passés
en premier

*

Terre et ciel s'ignorent
Il n'y a pas eu de message
personne n'a rien vu
L'Histoire n'a pas arrêté de délirer
Les tombes
voilà les vrais monuments
Quelqu'un parle-t-il
ici ?

*

Qui parle
de refaire le monde ?
On voudrait simplement
le supporter
avec une brindille
de dignité
au coin des lèvres

*

Arbre ami
Ne te mets pas en tête
de marcher
Reste accroché
à notre vieille mère
Veille sur l'herbe
le nid
Ne t'avise pas
de parler
Ils te tueront pour de bon

*

Ô dieu
si tu es homme
frère de l'homme
renonce à tes mystères
sors de ta grotte

Dis à tes partisans
la vanité de leurs temples
Plonge-les dans la cécité
Lève l'étendard de la révolte
Joins-toi à ceux
qui n'ont que leurs chaînes
pour labourer le malheur
Viens donc
leur embrasser les pieds

*

Or de la miséricorde
ton alchimiste n'est plus
Il n'a laissé
dans le creuset fêlé
ni pépite ni poussière
mais quelques gouttes de sang
tombées des pupilles
qui n'ont que trop vu

*

Il faisait bon vivre
au fond du labyrinthe
La lumière s'inventait
au bout des doigts de l'aimée
Les larmes étaient des fruits
hors saison
Le beau une essence
qui flirtait avec la vérité
Immanquablement le flux
naissait du reflux
La promesse pérégrinait
à petits pas de gazelle
dans le désert obligé
Il y avait comme une blessure sacrée
où s'abreuvait la vision

*

L'Étreinte du monde

1993

à Andrée Chedid

à Mohammed Dib

LES ÉCROULEMENTS

Serre bien ma tête contre ta poitrine
et dis-moi ce que tu vois
avec l'œil que nous avons patiemment cultivé
au plus noir des ténèbres
quand les jours de l'année se comptaient à l'envers
quand le printemps nous dévorait le sexe
quand l'automne était une hirondelle de cire
sur notre oreiller
quand l'été nous marquait au fer rouge dans ses fourgons
et l'hiver nous accordait une miette de miséricorde
Quand quelques mots d'amour lancés à travers les grilles
nous nourrissaient pendant une interminable semaine
Quand je souriais à la conquête de ton sourire
et que tu versais la larme que je me refusais
Quand je faisais sortir de ma tête un pigeon
pour que tu l'arbores fièrement sur ton épaule
dans les files d'attente

Dis-moi ce que tu vois
avec cet œil de chair et d'acier
familier des ténèbres
vieux comme la conscience
contempteur de l'oubli
témoin irrécusable
Pourquoi ce silence mon aimée
Cet œil ne peut s'éteindre, n'est-ce pas ?
Alors dis-moi ce que tu vois
A-t-on commencé à détruire Grenade
Les barbares sont-ils à nos portes
Comment sont les barbares
Parlent-ils une langue inconnue
Viennent-ils vraiment d'une autre galaxie
d'une autre dimension du temps
En quoi nous ressemblent-ils
Quoi en eux est si terrifiant ?

Dis-moi ce que tu vois
Le fleuve des images monte-t-il toujours
Pour quand prévoit-on le déluge
Se bat-on déjà aux abords de l'arche

Que fait-on des chevaux blessés
des enfants qui ne peuvent pas marcher
Les femmes ont-elles pris les armes à leur tour
Y a-t-il au milieu de la horde un prophète perdu ?

Pourquoi ce silence mon aimée
Me condamnerais-tu à devoir imaginer
ce que je n'aurais jamais accepté d'imaginer
dussé-je me crever les yeux
Comment aurais-je pu croire que j'exercerais un jour
le métier réprouvé du corbeau
ou même le sombre office du cygne
Moi l'artisan fils de l'artisan
laboureur de l'antique beauté
tisserand de l'espérance
veilleur de l'âtre jusqu'aux cendres
berger sans gourdin du troupeau
que je dressais contre le chien-loup
Moi l'artisan fils de l'artisan
guettant l'arc-en-ciel
pour ne pas me tromper sur les couleurs
en me fiant à leurs noms
les recueillant une à une
dans la marmite en cuivre de ma génitrice
comme autant d'épices rares
destinées aux joies humaines
au partage d'un repas qui ne devient licite
que si les pauvres le bénissent et l'honorent ?

Comment aurais-je pu croire
que ce rêve qui m'a converti à l'homme
deviendrait un cauchemar
que les héros de ma jeunesse
scieraient l'arbre de mon chant
que les livres où j'avais rencontré mes sosies
jauniraient au fond de ma bibliothèque
que mon errance vouée à la rencontre
manquerait à ce point du gobelet d'eau
et de la galette déposés au bord de la route
par Celui ou Celle qui veille sur l'errance ?

Le Spleen de Casablanca

1996

à la mémoire de mon père

Le soleil est là
Je n'ai plus à l'acheter
Et bien vite je l'oublie
comme si j'étais fasciné
par les ténèbres

*

Les pays
maintenant
se valent
en férocité

*

Mon dieu
comme je me sens étranger
J'ai beau vouloir me mêler
à l'agitation du monde
je me retrouve à l'écart dans mon coin
Est-ce moi qui me punis
ou est-ce le monde ?

*

Après les actes vains
les paroles vaines
donnant la nostalgie des actes

*

Les livres qui portent mon nom
et que je n'ose ouvrir
de peur
qu'ils ne tombent en poussière
entre mes doigts

*

À force de côtoyer le monstre
l'odeur du monstre
te colle à la peau

*

Réveille-toi
rebelle
Le monde croule
sous les apparences
Il va crever
de résignation

*

Quand j'avais froid
et faim
(j'ai connu cela
ne vous en déplaise)
la vie m'était presque douce
et fécondes mes insomnies
Je pensais chaque nuit aux autres
(aux laissés-pour-compte
ne vous en déplaise)
et chaque matin
un soleil fraternel
venait me rendre visite
et déposait à mon chevet
deux ou trois
morceaux de sucre

*

Fragments d'une genèse oubliée

1998

1.

Au commencement était le cri
et déjà la discorde

Ce qui s'est déchiré
l'hymen du feu

Pêle-mêle
le viol
les sordides batailles de la séparation
et les coups de boutoir de la solitude

Le ciel s'est retiré du feu
l'eau s'est retirée du ciel
la terre s'est retirée de l'eau
l'idée s'est retirée de la glaise
et la forme surgit
coupée en deux

La moitié fut retenue
l'autre jetée dans l'abîme

On ne pensait ni à mal
ni à bien

Qui aurait pensé d'ailleurs ?

Il eût fallu se toucher
braise contre braise
pour réveiller cette lueur dans les yeux
qui ne recule devant rien

La proie se ramollit
et se résigne
offre son cou velu
à la germination vorace
du ventre

Tout le monde bouffe tout le monde
chacun son tour
sa ruse
ses bruits infects de déglutition

Vaste était la destruction

Le têtard
dans sa mare croupie
ne pouvait pas deviner

S'il avait eu seulement une antenne
avec une petite lentille bricolée au bout
il aurait pu…
Mais à quoi cela aurait-il servi ?

La destruction
unique témoin de la destruction

L'eau revint à la charge
et recouvrit ce spectacle peu ragoûtant

Elle s'ajouta au désordre

Il y eut ces vagues sans objet

Il n'y eut plus que ces vagues
pendant un laps d'éternité

Une outre
où la masse était secouée
comme si on en voulait à ses racines

De leurs sombres mandibules
les vagues taillaient dans le vif
étouffaient les balbutiements
brassaient et rebrassaient

De quelle idée courte se vengeaient-elles ?

Elles brassaient les ruines originelles
le trop-plein de matière
le peu de mémoire

De ce chambardement naquit l'hybride
arche menacée
chaudron de folie pure

L'hybride s'ébattait
proliférait
La couleur s'inventait
par simple bruissement de la lumière
libre de sa forme
Le regard montait des tripes
Les bouches s'ornaient
qui d'une vulve rétractile
qui d'un phallus comestible
Des organes s'échangeaient
dans l'allégresse
On entendit même les bribes
d'une musique articulée

L'être sculptait l'être

La vie
sans membres
se tâtait

Il y avait comme une floraison vitale
avec un brin d'intelligence
et des amours immédiates

Il n'y avait que des élans rêveurs
dans la danse des origines

Corps de tous les corps
était l'hybride
possible narguant l'impossible
marche de l'horizon vers le plein
genèse éprise de la genèse

Mais il y eut un assombrissement
des éclairs de rage
et un déluge de météorites
Cela dura
ce que durent les grandes épreuves
Alors les vagues refluèrent
abandonnant sur le terrain
le chaudron renversé
et sa population exsangue

Pourquoi cette déroute ?

15.

Qu'as-tu entendu
et qu'as-tu vu
homme de la fêlure ?

Dis
dis
ou alors récite

Si tu ne parles
le monstre sera absous

L'ombre ne fera qu'une bouchée de la fresque

Le rapt qui fut une règle
sera la règle

Entre nous
grandira le champ de l'oubli
À ses herbes folles
rien ne résistera
ni la distance
ni le mouvement
ni même les fourberies du désert

L'effacement
atteindra le corps et la vision

Ceux qui naîtront après
renieront ceux d'avant
et se renieront eux-mêmes

Le fils deviendra un loup pour son fils

La mère sera battue à mort
après l'enfantement

Une pluie acide s'abattra
sans discontinuer
sur le plein et le vide

Elle coulera dans la sueur
le sperme
les larmes
ravagera les fronts
les sexes
les visages
et de mille dards
déchirera la matrice

Parleras-tu
homme de la fêlure ?

Dis au moins ce que tu as cru voir

Ton témoignage serait fragile
et alors ?

On ne te demande que ta vérité
si petite
mais c'est un bout de vérité

De quoi as-tu peur
de l'inutilité
ou de la certitude

Ne sais-tu pas que le silence
est un mensonge par omission ?

Ô parole
sois juste
viens au secours du désemparé

Prends-le par la main
guide-le dans cette nuit du sens

Rapproche le voile
pour qu'il y imprime sa face

Mets entre ses lèvres
ta perle brûlante
enduis sa langue
de l'élixir qui allège les fardeaux

Ne sois pas frivole
comme tant de déesses défigurées par l'orgueil
n'ajoute pas de vains mystères
au mystère de ta conception
et parmi tes vertus proclamées
n'oublie pas la compassion

Parleras-tu
homme de la fêlure ?

De ton secret
tu es le maître et l'esclave

Saisis ce laps de conscience
dénude ta poitrine
masse tes mamelons
desserre les dents
laisse monter à tes lèvres
grappe après grappe
le flot des chrysalides

Dis
et réjouis-toi de dire

16.

Et d'abord
quelle langue
décrira ton éblouissement

Celle des morts
qui n'ont cessé de rêver
ou celle de ton délire
devant le délire
de ce qui t'est dicté ?

Questions idiotes

Dans le cimetière des mots
tu es jardinier
berger des nues
convoyeur de l'ondée
et veilleur de racines

Tu fais fleurir les tombes
pour que les pâturages de la vie
en prennent ombrage
et décrètent la résurrection

De ton babil
éclosent des papillons écrits
une volée drue de calligrammes

Ils forment un obélisque
où s'inscrivent
toutes les langues à venir

L'obélisque grandit
monte vers le grenier des étoiles

Le ciel en est ahuri
mais n'en est pas jaloux
contrairement à la légende

Il ouvre ses bras
à cette myriade de signes
et gagne en sagesse

Ainsi
tu as traversé la fresque
homme de la fêlure

Tu voulais voir et savoir
et te voilà de l'autre côté
de la lumière

Dès que tu as parlé
la fresque s'est évanouie

Maintenant
la nuit descend en toi
lentement

Du pas de l'aveugle
tu marches

Tes mots sont ta canne
l'effluve de ton passage

Tu découvres que tu as des mains
non le long du corps
mais devant
derrière
telles des rames

La barque de ton corps
est d'une chair épanouie
experte en désir
et mémoire du désir

Elle ignore la destination
glisse
hors des temps

Qu'il vente ou pas
elle va
par venelles et ruelles
au-dessus de l'air et sous l'eau
poussée par les youyous des sirènes

Elle fend la cité engloutie
passe entre deux rangées
de pur-sang pétrifiés
et lâche dans son sillage
la guirlande des noms

Les odeurs envahissent ta barque
tes odeurs depuis les langes
aigres ou capiteuses

Tu te guides à l'odeur
pour écarter les frelons de l'oubli
et accélérer ta marche

Tu cherches la tombe
où tu vas trouver ton berceau
et le berceau sera recouvert
par le foulard jaune de ta génitrice
Clous de girofle
carmin imbibé de salive
écorce de noyer
antimoine poivré
Ô mémoire
soleil vert de ses yeux

À côté du berceau
des babouches jaunes
menues

Celui qui les a ôtées de ses pieds
a pris ta place
sous le foulard

Sa barbe et ses ongles
ont poussé
mais il a les joues roses
d'un jeune marié
fermant les yeux après l'étreinte

Il dort sans respirer
et se repose pour toi
Ô mémoire
mains jointes de sa douceur

De cette fontaine
coule ton élégie

Poèmes périssables

2000

II

Trois petits arbres
trop jeunes
pour me donner la réplique

C'est moi
le merle empesé
qui vient de passer
en silence

Comme lui
je suis habillé de noir

Je vole assis

Les barreaux du ciel
sont solides

Je ne peux chanter
de si bon matin

*

Le frisson
qui précède le mot
d'où viendra-t-il ?
Il y a ces eaux du Détroit
charriant les oiseaux chassés d'Afrique
Cette chambre d'hôtel
où la fenêtre indiscrète
s'oppose au désir
Ce diadème de cimetières
posé sur la poitrine
de la ville endormie

Il y a ce mur à franchir
bête à en pleurer
Ce ciel court
l'étau de ses nuages

En somme rien
qu'on puisse mettre
au compte de la vie

*

Ma fenêtre
avare et stupide
Autant ouvrir la porte
qui donne sur le couloir

*

Allez donc écrire un poème
sur une voiture
Ô mes ancêtres chameliers
si vous saviez !

*

Pour la moindre miette de liberté
je dois encore galérer
Pour la plus petite vérité
je dois encore me faire violence
Ô mère
quelle esclave étais-tu
lorsque tu m'as conçu ?

*

Ceci est ma maison
éphémère comme les précédentes
Les objets sont à la place
que je leur ai désignée
Demain
je déménagerai
et ils me suivront
D'eux ou de moi
qui est le plus exilé ?

*

Écrire
pour différer la mort
précipiter la vie
L'angoisse est la même

*

Mon âme
m'appartient
Pourquoi devrais-je la rendre ?

*

Plutôt que sens
donner consistance
à la vie

*

Rituels
sans magie
Routine de l'être

*

Je recueille bout par bout
ce qui subsiste en moi
Tessons de colère
lambeaux de passion
escarbilles de joie
Je couds, colle et cautérise
Abracadabra !
Je suis de nouveau debout
Pour quelle autre bataille ?

*

Quand le quotidien m'use
je m'abuse
en y mettant mon grain d'ironie
Voici le chat
et voici la souris
Auteur méconnu de dessins animés
je suis

*

Incrustés dans le mur
des yeux s'ouvrent
d'autres se referment
À la question incongrue
l'absence de lèvres
est une réponse cinglante

*

Quand on n'a plus à offrir
que le mal de vivre
le ridicule de la douleur
autant se taire

Quelle indécence déjà à se le dire
en croyant toucher
à je ne sais quel art !

*

J’ai cru par l’esprit
me libérer de mes prisons
Mais l’esprit lui-même
est une prison
J’ai essayé d’en repousser les parois
J’essaie toujours

*

Le corps
un réduit
Le supplicié compte les jours
De ce réduit
on ne s’échappe pas
Les coups
sont portés de l’intérieur
L’aveu ne sert à rien
Quel aveu d’ailleurs ?
S’accuser d’être homme ?

*

C’est ma nuit
pas la vôtre
Elle me présente son calice
et je bois
me soulage
du fardeau de ma tête
Je vais oublier
sans fermer les yeux

Rien ne m'arrivera
ni heur ni malheur
Je vais entrer dans une autre attente
et l'attente
je m'y connais
bien avant ma naissance

*

L'énigme s'est rhabillée
après la longue étreinte
Je me lève
et quitte
le tombeau de ma souveraine

*

Parfois je vis
Parfois je meurs
Plus près de la blessure
Plus loin des mots

*

Le pilleur des rêves
est encore passé
Au rêveur
il n'a laissé
qu'un goût de sable
dans la bouche

*

Laver son cœur
le faire sécher
le repasser
le suspendre sur un cintre
Ne pas le replacer tout de suite
dans sa cage
Attendre
la clé charnelle de la vision
l'impossible retour
le dénouement de l'éternité

*

Quelle lune de sa lame lacère le poème ?
Amours défuntes, amours en gésine
quelle page recueillera vos cris
et l'encre sèche de nos larmes ?

*

Je vis
la peur au ventre
Peur de quoi ?
De l'apocalypse annoncée
et péniblement reportée
Du tarissement de l'amour
de l'écriture
Du bourreau que j'ai cru oublier
et qui ne m'a pas encore oublié
De commettre quelque ignominie
D'attraper la maladie de la soumission
Ou de mourir par hasard
écrasé comme un chien ?

V

La mouette

On ne remercie jamais assez les oiseaux
L'hôte d'aujourd'hui est une mouette
À son appel, je me suis mis à la fenêtre
À mon appel, elle s'est posée sur le toit
de la maison de Chateaubriand
Comme de vieilles connaissances
nous avons parlé de choses et d'autres
De la Méditerranée
venue jusqu'à Saint-Malo
Du ciel qui a revêtu enfin
sa cape bleue de cérémonie
Des vitraux de Bazaine
dans la maison vide de Dieu
Mais aussi de la solitude
qui s'empare de vous
au milieu de la foule
Merci, ai-je dit à la mouette
sans savoir pourquoi
Elle m'a répondu
par un petit ricanement complice
puis s'est envolée
vers Essaouira
ai-je pensé

Chant de l'aube

(sur un tableau de Jean Bazaine)

De l'aube
je vois les chaînes
que tu écartes
d'un revers de lumière
comme si tu peignais
par compassion extrême
À peine as-tu trempé tes doigts
dans la source
l'océan du ciel frissonne sous la caresse
les couleurs ôtent leur suaire
pour s'adonner à l'étreinte
Ton chant que voilà
épris du blanc
que la mort daigne laisser
derrière elle
pour que nous autres vivants
y tracions nos marelles

L'adieu au père

Le cheval hennit
au fond de la vieille ruelle
Son cri monte par les escaliers
pousse la porte de la terrasse
et fuse dans le ciel moutonneux
Les voix décalées des muezzins lui répondent
Les premiers beignets chauds embaument
et l'aube retient son souffle
Je suis là, ô mon alezan
malgré la distance
et le poids des ans
Je n'ai pas oublié de puiser l'eau pour toi
et de remplir ta mangeoire
Je t'écoute

Mon père referme la porte de la maison
Ses pas résonnent dans la vieille ruelle
et peu à peu s'éloignent

Je vous regardais d'en bas
maître du silence
et je ne reconnaissais d'autre trône
que votre échoppe d'artisan
Vous étiez juché
au milieu de cuirs et de cuivres
que vous rendiez
obéissants et rêveurs
Comment vos mains
auraient-elles pu se lever
pour frapper ?

Vous me disiez
« L'argent, ce n'est que la crasse du monde »
Vous aviez tout dit

Le chat

Encore toi
les yeux fermés
ouverts sur le théâtre d'une autre vie
Cette maison immense
avec pour seule compagnie
le petit chat qui a flairé ta solitude
Il vient se frotter à toi
puis se love à tes pieds
Confiant
il rêve déjà
Voilà que tu te coules dans sa rêverie :
tu es un chat

L'homme seul qui gribouille à côté de toi
t'a caressé tout à l'heure
Il ne l'a pas fait distraitement
en pensant à sa femme
ou ses enfants
Et puisque la caresse t'était destinée
tu as ronronné d'aise
Maintenant
tu te sens en sécurité
Tu n'as pas faim
Tu n'as pas froid
Tu es comme dans le ventre de ta mère
Bientôt tu vas glisser
dans le doux tunnel qui conduit à la lumière
Mais comment sais-tu
qu'il y a une lumière au bout ?
Les yeux voient-ils avant que de s'ouvrir ?
Qui es-tu
petit chat
et d'où viens-tu ?

La tourterelle

De ses cris
c'est un dieu de volupté
qu'elle invoque
Quel est le châtiment
de la tourterelle
quand elle blasphème ?

Incompréhension

Par grappes entières
les oiseaux ont occupé les arbres
et donnent leur concert
Ils savent que je les écoute

Je sais qu'ils veulent me dire quelque chose
De temps en temps
je crois saisir un mot
À son articulation
on dirait un vocable
de ma langue maternelle
prononcé avec l'accent du Sud
Je note à tout hasard :
Oui, non
reste, pars
la porte
dit-il
regarde
rien
derrière toi
Il a suffi que je prenne ces notes
pour que le concert s'arrête
Quel mot ai-je mal compris
pour faire taire ainsi les oiseaux ?

Le monstre du train

C'est le même train
que je prends toujours
vers une vague destination
bondé
enfumé
avec le gosse criard de service
et la maman débordée
criant encore plus fort
Avec mon obèse de voisin
qui m'écrase et respire
sa portion d'air et la mienne
Avec mon bout de fenêtre
que je protège de la main
comme un écolier sa dictée
Avec la beauté fracassante
dont l'indifférence
fait déborder le vase

Le monstre tapi dans mon regard
va bientôt opérer
Ah j'en ai trucidé ainsi
des voyageurs
réduit en esclavage des reines
détruit des villes au passage
mis le feu à des frontières
et fait la nique à leurs cerbères
Pourtant
à ma connaissance
je ne fais l'objet
d'aucun avis de recherche

Les îles éternelles

à A. Alvarez de la Rosa

Sindbad a fait le tour du monde
en six jours
Et le septième
voulant se reposer
il accosta dans ces îles
Il les trouva presque désertes
et se dit : Cela est bien !
Ici la terre prend tout son temps
pour naître
Elle veut écouter jusqu'à la fin
les mille et une histoires de l'Océan
Elle sème dans le miroir du ciel
ses premiers rêves de langues, d'arbres
et de visages humains
Elle caresse son ventre et ses seins volcaniques
pour que le feu pactise avec l'eau
et nous apprête la page d'amour
qui manque au livre de la vie
Ô îles, s'écria Sindbad
promettez-moi une genèse douce
un autre art de naître

Écoutez
Semez
Caressez
Rêvez pour toute la terre
et vous mériterez le nom que je vous donne :
Îles éternelles

Réalité

Me voici de nouveau dans ma banlieue
Cette maison
que je changerai encore pour une autre
La pièce où je ne m'enferme plus pour écrire
(je ne suis pas à une contradiction près)
Ce que m'offre ma fenêtre
un bout de rue
où passent plus de voitures que de piétons
Un pan de ciel opaque
si bas
que les oiseaux s'y cognent les ailes
Sur mon bureau
les lettres se sont entassées
Sous mon coude
des poèmes inachevés
À côté
la machine à laver tourne
fait disparaître de mes habits
l'odeur du voyage
Voici que le téléphone sonne
Tel un automate
je tends la main
et me rends à la réalité

L'automne promet

2003

NOVEMBRE 1999

Voici les couleurs de l'automne
et voici les habitants remuants du cœur
J'étais parmi vous sur une lisière
Tout n'était pas permis
Il fallait chaque fois couper
ce qui dépassait de l'esprit et de la chair
marcher plus court que la route
et au milieu d'une phrase
recouvrir les lettres d'une peau morte
Je ne me ressemblais pas
Vous ne vouliez pas me croire
J'endurais
L'écho de mes aveux se perdait

Voici les contours de l'automne
Une ville à peine imaginaire
surgie d'un rêve idiot
Je la vois sans la voir
et ne peux la nommer
D'où me viennent ces idées
ces images
Qui me dicte et me censure ?
Pourtant je garde le sourire
que je veux narquois
Pas dupe le poète !
J'endure
et vous ne voulez pas me croire

Voici les trémolos de l'automne
Une poignée d'air et de lumière
lancée comme une dent de lait
vers la lune qui se dérobe

Ou alors un nuage fou
prenant le ciel pour une autoroute
Ou encore un chat de compagnie
jouant à mutiler sa proie au coin du feu
Il y a bien une musique
filtrant d'une taverne
Et l'on devine les visages accablés
la vapeur poisseuse suspendue sur les têtes
la poitrine à vendre d'une serveuse
que l'aube désespère

Voici les habitants remuants du cœur
L'histoire est longue
pleine de rebondissements
Elle était une fois, mille fois
la fleur carnivore de la parole
ses épines plantées dans la langue
Ils étaient une fois, mille fois
un roi sadique
et son astrologue féru
d'intrigues policières
Ils étaient une fois
le loup, la brebis
et la foule hystérique des parieurs

Voici les langueurs de l'automne
Ce qui s'absente déjà de nous
quand du trouble de l'âme
les images sont captées
C'est le sang qui s'en va
après avoir apposé ses rides
sur les yeux
C'est la terre désarçonnée
découvrant les étendues de la perte
Et c'en est ainsi des racines
qui sommeillent ou s'éveillent
dans le roulis aveugle
des saisons évasives

Voici la pente irrésistible
faisant deviner le gouffre
Où vais-je
de ce pas qui n'est pas le mien ?
Il me porte et m'emporte
sans plus d'égards pour mes amours
mon éblouissement de toi
quand tu es ma seule croyance
le sens du chemin
sa passion
Quand de tes mains
tu me roules et m'humectes
comme une motte de couscous
Quand ton odeur devient l'essence
et me rend subtil
telle la rose qui choisit la main
où s'ouvrir

Voici la hache du temps
les reflets de sa lame aiguisée
Sur le billot
on ne voit de la tête
qu'une natte
tendue par deux enfants enjoués
On dirait des anges d'ailleurs
ces bambins terrifiants
imbus de leur innocence
imperturbables
comme d'anciens geôliers

Et me voici exact au rendez-vous
que personne ne m'a fixé
Le café est désert
et j'ai déjà bu mon café
Sur la table
rigoureusement bancale
le stylo est posé
en travers de la page

Il me fait penser au glaive
séparant dans la couche
Tristan et Iseult
Si je le soulève pour écrire
qu'adviendra-t-il de la légende ?
J'hésite et gamberge
Autour de moi
le café se remplit de témoins

Il fallait bien un commencement
s'inscrivant à l'insu des mots
J'ai dit cent fois
que je ne contrôlais pas tout
Voici la berge
le fleuve
et la berge d'en face
dont je ne sais rien
Hostile ?
C'est de rigueur
Désirable ?
C'est à voir
Le trouble est en moi
grand
Dans le temps
je m'en délectais
tant j'avais à apprendre
L'inconnu faisait partie de moi
Et maintenant le désir est compté
haché menu
Si je souffle sur la flamme
comment entendrai-je son chant ?

Entre la phrase d'hier
et celle d'aujourd'hui
quelque chose s'est cassé
J'ai vu ce matin
les effets du cyclone
tant d'arbres disloqués

Et ma tempête n'était pas en reste
sourde
s'en prenant à ma gouverne
l'ordre que j'ai cru mettre dans ma vie
Voici les convulsions du siècle
dans ce caveau nuptial
où la fête sera célébrée
dans la douleur
Et moi
ni de ce siècle
ni du suivant
les yeux ouverts sur la nuit
par l'aube sidérée
protégeant de son voile effiloché
les étoiles de survie
Me réjouir
m'attrister du temps
qui travaille comme la pierre
et nous fissure ?
M'est avis que je lui suis parallèle
Et ça se passe
dans le lointain du corps
happé par une autre histoire
Celle-là qui ne s'éprouve
qu'en marchant pieds nus
dans le brûlant des sables
au milieu des âmes errantes

Cet instant carré
figé dans le cadran
de l'horloge pernicieuse
où les doigts de la mort
pianotent une vieille rengaine
Et quand cela adviendra
les larmes de l'enfant
seront toujours chaudes
peut-être un peu plus salées
Au dernier souffle
la même question se posera
ô dérision !

10 AVRIL 2002

Bourrasque de ce matin
soulignant d'un trait rouge
ma dernière envolée lyrique
Quelle est cette tempête adverse
qui m'abuse
en me donnant le sein
et au bout de chaque cycle
s'ingénie
à différer mon sevrage ?
Et c'est miracle
si le périple se poursuit
si rien de vital
ne s'est rompu
dans cette course d'obstacles
à la fameuse lueur
du bout du tunnel

Le tunnel
le revoici
long, long
sur une autre terre
où l'on ne peut même pas
enterrer ses morts
Je t'ai nommée
Palestine !

Je pense à vous
mes amis de là-bas
dont j'ai traduit les poèmes
« Je vous appelle
et serre vos mains[1] »
puis je me sens tout bête
Qu'ai-je à dire
que vous ne diriez
non pas mieux
mais avec une autre matière des mots :
le blanc insondable de la terreur
le noir indélébile du sang
le pourpre du rêve violé
le gris vénéneux des décombres
le jaune dément de la chair brûlée
le vert du torrent injuste des larmes
le bleu ivre des malédictions ?

Je pense à vous mes amis
à nos rires homériques
lors de rares récréations
dispensées par l'exil
à nos joutes savantes
pour célébrer le vin français
et la femme stupéfiante
équitablement partagée
dans nos pittoresques délires
de machos repentis
Je pense à votre arabe cristallin
que j'ai appris
par amour de vous
à ce passeport surréaliste
qui est le vôtre
que j'ai jadis demandé
et que vous ne m'avez pas encore accordé

1. Les passages entre guillemets sont repris d'un poème du Palestinien Tawfiq Zayyad.

Je pense à vos enfants
presque tous musiciens
nourris de fierté
les yeux brillant du plus vif éclat
qu'il m'ait été donné d'attester
Je pense à vos mères
interdisant le jardinage aux hommes
gardiennes du thym
et du secret du savon de Naplouse
Je pense à vos pères
au visage sculpté
dans le roc du mont des Oliviers
Je pense à Jérusalem
quand le peintre ami
qui en est natif
crut la voir un jour en ma compagnie
du haut des Mérinides à Fès
Je pense à vous
manquant d'eau, de pain
et plus terrible
à vos bibliothèques éventrées
à vos manuscrits foulés aux pieds
Je pense à vous
vous éclairant avec la fragile bougie
de l'espoir
car vous n'avez pas « trahi vos poèmes »
Je pense à vous Ahmad, Fadwa
Ghassane, Ibrahim, Izzat, Jamal
Khayri, Lyana, Mahmoud, Mohammed
Mourid, Nida, Rachad, Sahar
Samih, Walid, Yahia
J'ouvre vos livres
en caresse les dédicaces
finement calligraphiées
et pense
à votre incomparable urbanité
« Je vous appelle
et serre vos mains »

Les Fruits du corps

2003

IV

Elle ne sait pas parler
dit-elle
C'est là qu'elle irrite

Il faut la voir raconter
Elle devient l'enfant
qui ouvre grand les yeux
tremble de peur
et s'émerveille

Et quand l'histoire s'achève
elle demanderait presque
qu'on la borde
et lui dise :
Dors mon bébé
dors

*

Je t'écoute
et recueille les mots
sur tes lèvres
Pourtant
ce sont tes yeux qui parlent
posément
distribuant les rôles
Aux paupières : les voyelles
aux narines : les consonnes
aux dents éclatantes : les liaisons
Au fond
la langue qui me sert à écrire
c'est à ton école
– privée –
que je l'ai apprise

*

Si je pouvais m'abandonner
comme tu t'abandonnes
Si tu pouvais me caresser
comme je te caresse
Si…
Mais que serions-nous
sans nos imperfections ?

*

Sur tes mains
le temps s'est acharné
Mais il n'a rien pu
contre leur douceur

*

Je rends grâce
au créateur méconnu
qui ne s'est pas soucié
de perfection
Va savoir pourquoi
la beauté qui m'inspire
est toujours imparfaite

*

Comme tu t'es mise là
dans cette attitude
ne bouge pas
reste où tu es
laisse-moi te regarder
je te le jure
pour la première fois

*

Écris la vie

2005

à A. Vocaturo
Aïcha et Sakher
F. et B. Ascal

GENS DE MADRID, PARDON !

Ay qué día tan triste en Madrid[1] *!*
Qu'on se le dise
la terre n'a pas tremblé ce jour-là
Nul astéroïde vagabond
ne s'est écrasé sur la Bourse
Pas de nouvelle marée noire
et la précédente allait bientôt
être traitée dans les urnes
La télévision aboyait, miaulait, caquetait
stridulait, croassait, brayait, blablatait
Les footballeurs s'étaient mis au vert
Les taureaux paissaient
Les écrivains faisaient la grasse matinée
Le moustachu polissait son discours d'adieu
Le serial killer
s'était donné un temps de réflexion
et Dieu le père ou la mère
était comme à l'accoutumée
aux abonnés absents

Qu'on se le dise
le temps s'est brusquement figé
puis il y eut cette sonnerie anodine
perdue parmi la cacophonie des sonneries
Quelques secondes
et la digue de la raison a cédé
la chaîne de l'espèce humaine s'est rompue
Ay qué día tan triste en Madrid !

1. Las ! quel triste jour à Madrid ! Référence aux attentats du 11 mars 2004.

Les héritiers obligés que nous sommes
de toutes les andalousies
de toutes les lumières
De tous les génocides
de toutes les ténèbres
Hébétés
ridicules
Comme des rats
pris au piège de l'impuissance
Pour la millième fois
cherchant à comprendre
alors qu'on a cru avoir compris
la dernière fois
Crevant les yeux
le gouffre insondable du mal
Alors plongeons-y
ne serait-ce que pour éprouver
une infime parcelle du calvaire
des nouveaux arrivants
au bal masqué de l'horreur
là où la chair et l'âme sont fourguées
dans le crématorium d'un cercle de l'enfer
que nul texte inimitable
ne nous a signalé

Messieurs les assassins
vous pouvez pavoiser
Spéculateurs émérites, vous avez acquis à vil prix le champ incommensurable des misères, des injustices, de l'humiliation, du désespoir, et vous l'avez amplement fructifié.
La technologie des satans abhorrés n'a plus de secrets pour vous.
Vous êtes passés maîtres dans l'art de tirer les ficelles de la haine pour repérer, désigner, traquer, coincer et régler son compte au premier quidam conscient ou inconscient du risque de simplement exister.
Qu'il mange, qu'il soit debout ou couché, qu'il fasse sa prière, qu'il remue des idées dans sa tête ou se rende à son travail la tête vide, qu'il caresse la joue de son enfant ou cueille une fleur, qu'il écoute une musique lui rappelant la terre de ses origines ou la rencontre qui a changé le cours de sa vie, qu'il écrive un poème ou remplisse sa feuille d'impôts, qu'il parle au téléphone avec un plombier ou à sa mère alitée dans un hôpital, qu'il lise un livre de Gabriel

García Márquez ou un prospectus de pizzeria, qu'il s'ébroue sous la douche ou s'ennuie aux toilettes, le caleçon coincé entre les genoux, qu'il ouvre son cœur à son voisin dans le bus ou baisse les yeux devant le regard insistant de son vis-à-vis, qu'il empoigne sa valise avant de monter dans un train ou coure dans les couloirs kafkaïens d'un hôtel de luxe ou de merde, qu'il vienne d'apprendre que son hépatite C ne lui laisse que quelques mois à vivre ou tâte sa poche pour s'assurer que son portefeuille est bien là, qu'il se gratte les couilles ou tape du poing sur la table, qu'il aime la compagnie des chiens ou celle des chats, qu'il soit déjà homme, femme, ou encore à cet âge béni où l'ange n'a pas vraiment de sexe et surtout pas d'ailes
Toutes les marionnettes se valent. Il suffit de ne pas être couché dans une tombe pour être le premier servi.
Ô doux enfant
est-ce pour cela que tu criais
à t'écorcher les poumons
au moment de naître ?

Messieurs les assassins
On dit que vous faites bien fonctionner vos méninges. Alors, puis-je vous poser une question simple :
C'est quoi pour vous un être humain ?
Pourquoi ce silence ? Répondez-moi !
Ah je devine votre rictus méprisant et j'imagine la bulle que vous laissez échapper par inadvertance de vos lèvres blêmes. J'y vois un petit insecte sur lequel s'abat un poing velu, et en guise de commentaire cette exclamation : Ça lui apprendra !
C'est vrai, et je continue à sonder vos pensées, que cet insecte nuisible a été enfanté par l'être qui vous donne des sueurs froides et que vous vous évertuez à avilir en appliquant à la lettre le principe de précaution : j'ai nommé la femme, pardonnez-moi l'expression. Je devine votre peur et votre dégoût, l'horreur que vous inspire l'avènement de la vie quand, après les ahanements et les cris de la parturiente, la tête visqueuse de l'enfant se libère du conduit immonde que vous avez été bien obligés de labourer et, comble de la déveine, d'ensemencer. Vous ne vous pardonnerez jamais d'être passés par là. C'est pourquoi la mort est votre unique passion. Pour elle vous rougissez, pâlissez. Votre cœur palpite. Vous défaillez. Et quand vous l'avez célébrée, vous vous voyez frappant à la porte de je ne sais quel Éden où des délices perverses vous ont été promises.

Ay qué día tan triste en Madrid !
Qu'on se le dise
C'est à Rabat, Alger, Le Caire, Bagdad
qu'on devrait le plus se lamenter
de ne pas savoir que penser
de ne pas savoir que dire
de ne pas savoir que faire
Les héritiers obligés que nous sommes
d'un âge d'or livré aux pleureuses
De tant de rêves avortés
de tant d'avanies
de tant de tyrannies
Hébétés
ridicules
rongés de l'intérieur
par la bête immonde
que nous avons pris l'habitude
de renvoyer d'un coup de pied
à la figure de l'Autre
Responsables ? Coupables ?
Victimes tout aussi bien
des bourreaux que nous excrétons
comme le foie sécrète la bile
Cycliquement écrasés, annihilés
par les potentats que nous exécrons et adorons
parfois luttant
avec la force de l'espoir et du désespoir
pour que nos descendants
puissent croire peut-être un jour
qu'avant la mort
il y a ce qu'une vieille rumeur nomme
vie :
un fleuve maternel
où il fait bon se baigner
de jour
de nuit
En toutes saisons belles
et prometteuses
Seul miracle
sans trucage

Gens de Madrid
que vos morts reposent en paix
De la graine sacrée de la vie
déposée en eux
aucun n'a démérité
Comme tout un chacun, ils ont abrité le souffle qui anime l'Univers et la Création. Chaque atome de leur corps a vibré et tourné autour du soleil intérieur qui a illuminé leur chemin. Leur voyage fut le nôtre, et notre voyage sera dorénavant le leur. Nous continuerons à rêver dans leurs rêves, à nous écorcher l'âme dans leurs écorchures, à nous interroger dans leurs interrogations, à caresser la lumière dans leurs caresses, à nous émerveiller dans leurs émerveillements. Nous continuerons même à faiblir de leurs faiblesses, à nous enfermer dans leurs enfermements. Nous ne négligerons ni les œillères ni les petites lâchetés. Nous prendrons à notre compte leur part d'intolérance, de bêtise et d'indifférence car nous ne sommes que leurs frères et sœurs humains, rien qu'humains. Mais nous tâcherons de résister encore mieux dans leur résistance, nous alimenterons le feu vacillant de notre mémoire avec le charbon cuisant de leur mémoire.

Gens de Madrid
puisque personne n'a pensé
à vous demander pardon
c'est moi qui le ferai
Moi ! Qui est moi ? Mon nom ne vous dira rien
Pourquoi je le fais ? Peu importe
Le cri précède la parole
qui parfois précède la pensée
Et puis le cœur a ses raisons
que l'esprit parfois ignore

Alors pardon, gens de Madrid
Pardon de ces nuits à venir
blanches ou grises
où l'être cher
reviendra en fantôme menaçant
vous reprocher de lui avoir survécu
Pardon pour la main
qui n'a pas été retrouvée
Pour l'anneau de mariage calciné
la boîte de maquillage ouverte
utilisée au dernier instant

Pardon pour les chaussures intactes
et le soutien-gorge fleurant encore bon
la vanille ou la rose
Pardon pour les amants au cœur d'androgyne
coupé en deux
Pour le rire électrocuté des enfants
Pardon pour les mères de la future place
du 11-Mars
Pardon pour le silence de mes frères
pour ne pas dire leur indifférence
Pardon pour ce que certains d'entre eux
pensent tout bas
Pardon de ne pas avoir fait plus et mieux
contre le loup qui décime
ma propre bergerie
Pardon de ne pas avoir appris suffisamment
votre langue
pour m'adresser à vous dans le meilleur castillan
Pardon à Lorca, Machado, Hernández
de ne pas les avoir fait lire à mes enfants
Pardon pour les lacunes et les incantations
Pour les yeux secs de la compassion
Pardon du peu que les mots peuvent
disent à moitié
et souvent ne savent pas
mais s'il vous plaît
pardon

Créteil-Francfort, 16-24 mars 2004

TABLE

Préface de Jean Pérol 7

LE SOLEIL SE MEURT 11
Le soleil se meurt 13
Éloge de la défaite 37
Seul l'amour 53
Les petites choses 67

L'ÉTREINTE DU MONDE 99
Les écroulements 101
Une seule main ne suffit pas pour écrire 115
Fitna 135

LE SPLEEN DE CASABLANCA 149
Le spleen de Casablanca 151
Poète mis à part 173

FRAGMENTS D'UNE GENÈSE OUBLIÉE 195

POÈMES PÉRISSABLES 269

L'AUTOMNE PROMET 309

LES FRUITS DU CORPS 395

ÉCRIS LA VIE 429
La page dite blanche 431
Ruses de vivant 439
Les signes sont là 447
Loin de Bagdad 461
Gens de Madrid, pardon ! 467
La terre s'ouvre et t'accueille 475
Lettre à Florence Aubenas 481
Lettres de l'absent 485
À un détail près 499
Écris la vie 509

Bibliographie 523

ISBN : 978-2-7291-1862-4

imprimé en France